

# LA PETITE ILLUSTRATION

Revue hebdomadaire

publiant les pièces nouvelles jouées dans les théâtres de Paris,  
des romans inédits, des poèmes, des critiques littéraires et dramatiques  
et des études cinématographiques.



DE G. L. MARIÉ

M<sup>lle</sup> MARIE BELL, dans le rôle de

## MADAME RÉCAMIER

(Production "Franco-Film")

---

Aucun numéro de La Petite Illustration ne doit être vendu sans le numéro de L'Illustration portant la même date.

---

### ABONNEMENT ANNUEL

L'Illustration et La Petite Illustration réunies : France et Colonies, 175 francs.

Etranger, tarifs énoncés en monnaies nationales ou usuelles et basés sur l'affranchissement variant suivant les pays destinataires :  
consulter la page 2 de la couverture de L'Illustration.

---

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS (9<sup>e</sup>).

Ayuntamiento de Madrid



## Le film de « Madame Récamier »

réalisé par M. GASTON RAVEL, avec la collaboration de M. TONY LEKAIN.  
d'après l'ouvrage de M. ÉDOUARD HERRIOT.

En marge de l'histoire, il est, à toutes les époques, des figures de femmes qui sont restées célèbres par leur beauté, leur coquetterie, leur esprit, leurs aventures, le mystère de leur destinée, leurs amitiés ou leurs amours. Mme Récamier est une de celles-là. Née au début du règne de Louis XVI, elle devait rayonner sur le Directoire, le Consulat, l'Empire, la Restauration et jusque sous la monarchie de Juillet. La vieillesse même semble ne l'avoir pas atteinte. Elle a enchanté de sa séduction irrésistible plus d'un demi-siècle. Tout ce qu'il y eut, à Paris ou à l'étranger, d'illustre, et qui l'approcha, fut épris d'elle. Et, pourtant, sa réputation est demeurée sans tache.

La médisance et l'envie ont respecté une pureté dont portent témoignage ceux-là mêmes qu'elle commença par désespérer, pour leur offrir ensuite la douceur d'une incomparable amitié. Ses biographes ont cherché le secret de cette troublante énigme sans parvenir tout à fait à le découvrir. D'ailleurs, eux aussi, ils ont subi son charme. Elle a fait, pourrait-on dire, autant d'amoureux posthumes que de son vivant.

Parmi ces biographes, le plus érudit et le plus attentif est, assurément, M. Edouard Herriot. La politique ne l'avait pas encore accaparé lorsque, jeune professeur au lycée de Lyon, il consacrait sa thèse de doctorat ès lettres à « Madame Récamier et son milieu », incité sans doute à cette étude par son séjour dans la ville d'où les parents de Mme Récamier étaient originaires.

En dehors, toutefois, des mémorialistes ou des historiens, Mme Récamier — et l'on est en droit de s'en étonner — n'a pas inspiré la littérature d'imagination, dans le roman ou au théâtre. Elle est donc moins connue du grand public. C'est au cinéma que devait échoir l'heureuse chance de faire revivre son attachante image.

M. Gaston Ravel, qui a réalisé le film de *Madame Récamier*, a déjà adapté à l'écran un nombre considérable d'œuvres littéraires, de genres fort divers : *Cosmopolis* et *Une idylle tragique*, de Paul Bourget, *Rabagas*, de Victorien Sardou, *Ferragus*, de Balzac, *Jocaste*, d'Anatole France, *le Roman d'un jeune homme pauvre*, d'Octave Feuillet, *le Gardien du feu*, d'Anatole Le Braz, *Forse che si*, *Forse che no*, de Gabriele d'Annunzio, *A l'ombre du Vatican*, de Marion Crawford, sans parler de pièces de théâtre comme *la Maison d'argile*, *Mlle Josette, ma femme*, *le Fauteuil 47* ou *Chouchou poids-plume*. Il est secondé, depuis plusieurs années, par la collaboration de M. Tony Lekain, dont la culture, le goût et, particulièrement, le sens de la décoration lui sont d'un précieux concours.

À la veille de la guerre, M. Gaston Ravel avait écrit, de sa propre inspiration, un scénario dont Mme Récamier était l'héroïne. Les événements l'empêchèrent de donner suite à ce projet, qu'il vient seulement de reprendre, l'été dernier, mais en modifiant sensiblement le caractère. Abandonnant l'intrigue romanesque, il s'est efforcé à une scrupuleuse exactitude. L'ouvrage de M. Herriot lui a servi de guide. Il n'était pas en peine d'y trouver une ample matière. Mais le cas est assez peu fréquent d'un film cinématographique venant commenter par l'image animée une docte thèse de Sorbonne et dont l'auteur est le ministre de l'Instruction publique...

De même que, dans l'évocation des principaux épisodes de la vie de Mme Récamier, M. Gaston Ravel s'est conformé à la vérité historique, de même, dans le choix du décor, il a, toutes les fois qu'il a pu, utilisé les lieux exacts de l'action. Des scènes ont été tournées dans le parc de la Folie de Saint-James, obligeamment prêté par son possesseur actuel, M. Jacques Lebel, et où Mme Récamier fréquentait certainement lorsque ce château appartenait à son ami Junot ; d'autres l'ont été au château même de Coppet, où la famille d'Haussonville conserve pieusement les souvenirs de son illustre aïeule la baronne de Staël ; d'autres encore au château de Fontainebleau.

Le rôle de Mme Récamier, tour à tour de spontanéité ingénue, d'enjouement presque puéril, de coquetterie innocente, de sensibilité, de mélancolie et de souffrance, a été tenu par Mlle Marie Bell, sociétaire de la Comédie-Française, avec une perfection extrême. Cependant, Mlle Marie Bell ne pouvait, malgré les artifices du maquillage, suivre Mme Récamier jusqu'au bout de sa longue carrière et c'est Mme Nelly Cormon qui a prêté la douceur et la sérénité fine de ses traits à l'amie de Chateaubriand. Mme Françoise Rosay est une Mme de Staël pleine de style, Mmes Andrée Brabant, en Caroline Murat, Desdemona Mazza, en Mme Hamelin, font pittoresquement revivre toute une époque ; mais surtout Mme Madeleine Rodrigue a animé avec beaucoup de délicatesse et d'intelligence le personnage de Mme Bernard.

Non moins abondante est la galerie des rôles masculins. M. Charles Le Bargy seul pouvait donner à Chateaubriand sa grandeur racée et il l'évoque avec une magnifique noblesse. Un autre artiste de la Comédie-Française, M. Emile Drain, est d'un bien utile secours à tous ceux qui veulent mettre en scène Napoléon : avec la mèche et la petite redingote, la ressemblance, entre eux, est étonnante. M. Edmond Van Daële est un Fouché mystérieux à souhait, M. Victor Vina, un Récamier sympathique, et M. François Rozet un séduisant prince de Prusse.

Selon une tradition qui se généralise, une partition musicale originale a été composée pour le film de *Madame Récamier* : elle est l'œuvre d'un maître fort estimé, M. Léon Moreau, grand-prix de Rome, et sera exécutée à l'Opéra lors du gala de présentation que la publication de cette brochure précède seulement de quelques jours.

ROBERT DE BEAUPLAN.



En haut : M. Gaston Ravel.

En bas : M. Tony Lekain.

Phot. Maniezzi et G.-L. Manuel.





« Le soir même de ses nocces, Récamier se conduisit envers elle comme un père... » (Page 5.)

## MADAME RÉCAMIER

Après avoir servi de maison d'arrêt pendant la Révolution, le cloître de l'Abbaye-au-Bois, rue de Sèvres, avait été rendu ensuite à sa destination première. Mais à côté de la congrégation de religieuses qui y vivait, il servait d'asile à quelques femmes du monde, généra-

lement éprouvées par des revers de fortune, qui venaient chercher entre ses murs paisibles une honorable retraite.

C'est là qu'au début de la Restauration s'installa une femme, jeune encore — elle approchait tout juste de la quarantaine — dont la réputation avait été grande sous le Directoire, le Consulat et l'Empire : Mme Récamier, dont les peintres et les sculpteurs — David, Gérard, Canova — ont immortalisé pour la postérité l'exquise et délicate beauté.

Les années ont passé. Le règne de Louis-Philippe s'achève. Mme Récamier, septuagénaire, n'est plus qu'une vieille dame, presque aveugle, qui conserve encore, sous ses cheveux blancs, la finesse de ses traits, au charme irrésistible. Depuis longtemps elle ne sort plus de chez elle, mais elle est plus entourée et plus vénérée qu'une reine. Son salon est le plus recherché de Paris. Les personnages les plus illustres du monde, de la politique, de la diplomatie, des lettres y fréquentent. C'est là que Lamartine a lu ses premières *Méditations*, que Victor Hugo a été sacré grand poète.

C'est le premier jour de l'an. Il neige au dehors. Dans la cour de l'Abbaye-au-Bois, se pressent les équipages de tous ceux qui viennent apporter à Mme Récamier leurs hommages et leurs vœux. Voilà Guizot et Legouvé, Prosper de Barante et Sainte-Beuve, Ampère, George Sand, Mme Desbordes-Valmore, Hugo et, le plus célèbre de tous, le glorieux Chateaubriand. Depuis plus de trente ans, il rend chaque jour visite à son amie, avec une ponctualité telle que les familiers disent, en souriant :

— Réglons nos montres... Il tra-



Place de la Révolution, pendant la Terreur.





« ... Cette jeune femme si frêle et si pure dans la simplicité de ses robes blanches. » (Page 7.)

verse le cloître : il est donc 3 heures moins 5 !

Un laquais en culotte courte ouvre à deux battants la porte et annonce :

— Monsieur le vicomte de Chateaubriand !

On s'écarte respectueusement sur son passage. Marchant péniblement, en s'appuyant sur sa canne, magnifique et chenu, il baise tendrement la main de la divinité et prend place dans son fauteuil qui l'attend au coin de l'âtre, sous le portrait d'Elle, que peignit Gérard.

Il semble, aujourd'hui, tout ému. Il l'avoue ingénument :

— Mon amie, il faut que je vous parle... Je me sens intimidé comme un jeune homme... Il y a plus d'un an que Mme de Chateaubriand n'est plus... Je suis bien seul et triste... Voulez-vous me faire le grand honneur d'accepter mon nom ?

Mme Récamier est tout attendrie par cette offre. Devenir la vicomtesse de Chateaubriand, la femme du plus grand génie du siècle, quelle fierté ! Mais il est bien tard. Peut-on s'unir ainsi au seuil de la tombe ? Elle dit :

— Laissez-moi réfléchir ! Ce soir, je vous ferai porter ma réponse.



Une réception chez Barras, à la fin du Directoire.



Le salon se vide. Mme Récamier tombe dans une profonde rêverie. Sa vie, toute sa vie brillante et douloureuse, avec ses joies, ses mélancolies et ses mystères, lui revient à l'esprit...

Ce sont les jours sombres de la Terreur, en 1793. Elle avait alors quinze ans. Elle s'appelait Juliette Bernard. Déjà grande, jolie délicieusement, elle vivait avec ses parents, 15, rue des Saints-Pères. De sa fenêtre, elle voyait souvent passer les sinistres charrettes qui conduisaient à la guillotine tant de victimes innocentes, et son cœur se serrait affreusement. Ce fut cette année-là qu'à sa grande surprise un ami de sa famille, le riche banquier Récamier, la demanda en mariage. Elle avait pour lui une filiale affection. Sur l'insistance de sa mère, elle l'agréa, malgré ses quarante-deux ans.

Leur union fut singulière. Le soir même de ses nocces, Récamier se conduisit à son égard de la façon la plus délicate, mais comme un père et non comme un mari. C'est qu'il cachait un terrible secret. Naguère, il avait eu une liaison clandestine avec la charmante Mme Bernard, femme d'un notaire de Lyon, et Juliette était, à l'insu de tous, sa fille adultérine. Or, Récamier se savait suspect au Comité de Salut public. Il ne doutait pas que, dans quelques jours, il lui faudrait, lui aussi, monter dans la charrette fatale. Il voulait, avant



Un dîner chez Mme Récamier.



Une partie de campagne au château de Clichy, résidence d'été des Récamier.



de mourir, léguer à Juliette son nom et sa fortune, sans éveiller les soupçons de l'excellent Bernard. C'est pourquoi il avait imaginé ce stratagème. Après une semaine ou deux d'un mariage blanc, celle qui serait désormais Mme Récamier retrouverait sa liberté, veuve et maîtresse de considérables richesses.

Mais le destin a ses surprises. Récamier ne fut pas arrêté et Juliette, encore enfant, se trouva liée pour la vie à un homme qui n'était pas et qui ne pouvait être son époux...

Thermidor, le Directoire... La France renaît. C'est le temps des Muscadins, des Incroyables, des Merveilleux. Une soif intense de plaisir et d'argent s'est emparée de tous. Les fêtes succèdent aux fêtes. On s'amuse, on aime, on veut vivre : réaction d'une société délivrée d'un atroce cauchemar.

Juliette Récamier, la femme du puissant banquier, traverse cette époque aux mœurs relâchées avec une réserve et une pudeur qui la garantissent. Ses débuts dans le monde sont pour elle un éclatant succès. Son élégance chaste, sa grâce presque puérile contrastent étrangement avec les manières audacieuses des femmes à la mode. Partout où elle paraît, aux réceptions de Barras, dans l'atelier de David, elle conquiert invinciblement les cœurs. Les reines du jour, Mme Hamelin, Mme Tallien elles-mêmes, se sentent menacées, tandis que, déjà, une cour respectueuse et passionnée entoure cette radieuse jeune femme, si frêle, si pure dans la simplicité de ses robes blanches.

Le banquier Récamier assiste, émerveillé, au triomphe de sa femme-enfant, qui, inconsciemment, va être, pour ses affaires, une puissante alliée.

Elle a dix-neuf ans. Elle ignore tout de la vie.



Une réception au palais de Fontainebleau, au début de l'Empire.

Elle n'a jamais vu le visage de l'Amour. Pourtant, un jour...

C'était au château de Clichy, qui lui servait de résidence d'été, et où elle attirait toute la société brillante de l'époque. Sur les pelouses ensoleillées, une jeunesse joyeuse joue à colin-maillard, aux grâces, au diabolo. Juliette, légère et gracieuse, court dans les allées, poursuivie par un jeune homme, neveu de son mari. Soudain, il la saisit. Elle entend murmurer à son oreille des mots ardents. Un baiser lui brûle la nuque. Suffoquée, elle se débat, se reprend et considère avec épouvante le jeune homme confus et rougissant de son audace.

Mais cette innocente aventure avait éveillé en elle un irrésistible instinct : le désir de plaire. En y cédant sans s'en rendre compte, elle fit, alors, de nombreuses victimes : Junot, Masséna, Moreau et tant d'autres souffrirent pour elle d'un amour sans espoir...

Cependant, à quelque temps de là, sa coquetterie fut mise à une rude épreuve. Elle avait rencontré, au cours d'une fête à Bagatelle, Lucien Bonaparte. Le jeune et fougueux président du Conseil des Cinq-Cents n'était pas de ceux qui se laissent bernier. Il n'était pas accoutumé à la résistance des femmes et il le leur faisait bien voir. Juliette, un soir, eut à subir son fougueux assaut. Mais elle savait, avec un art inégalable, semer l'amour et récolter l'amitié. A son tour, Lucien Bonaparte fut maté, comme les autres.

Toujours pure, traînant après elle son cortège d'admirateurs, Mme Récamier était vraiment l'idole de Paris. Et, pourtant, ni épouse, ni mère, elle commençait à comprendre ce qu'il y avait d'anormal dans sa paradoxale existence. Alors qu'elle paraissait comblée, un



Napoléon I<sup>er</sup> (M. E. Drain) et Fouché (M. Ed. Van Daële).



Mme Récamier et Lucien Bonaparte (M. Genica Missirio).



Mme de Staël (Mme Françoise Rosay) et Juliette Récamier.





Au château de Coppet, chez Mme de Staël : le prince Auguste de Prusse est présenté à Mme Récamier.

chagrin la rongeaient. C'est alors qu'elle rencontra celle qui devait devenir l'amie la plus dévouée et la plus affectueuse, la célèbre Mme de Staël.

Ce fut une noble amitié que celle de ces deux femmes, si différentes de tempérament et dont l'influence réciproque, l'une sur l'autre, fut si vive.

Mme de Staël, passionnément libérale, groupait autour d'elle tous les membres de l'opposition. Ses écrits incisifs attaquaient ouvertement la puissance inquiétante du Premier Consul, qui la considérait déjà comme une ennemie. Dans ce milieu nouveau pour elle, Mme Récamier n'était pas, malgré tout, dépaylée. Sa bonté naturelle la portait vers les faibles, les proscrits, les opprimés, et ses nombreuses relations lui permettaient d'obtenir bien des clémences.

Dans Paris, la vogue de la « divine Juliette », soutenue par une réputation sans tache, allait croissant. Le Premier Consul, lui-même, devait tomber sous le charme de cette singulière et délicieuse coquette. Ce fut chez Lucien Bonaparte, devenu ministre de l'Intérieur, que le futur maître du monde se laissa troubler par la grâce attirante à laquelle nul ne résistait. Fouché, serviteur de l'un, ami de l'autre, suivait d'un œil amusé le manège.

Un malheur imprévu allait rapprocher une seconde fois

la colombe de l'aigle. Bernard, promu administrateur des postes, avait profité de sa haute situation pour favoriser les correspondances royalistes. Il fut arrêté et emprisonné. Le cas était grave. Juliette, tremblant pour celui qu'elle croyait son père, chercha un appui parmi ses amis :

Il fallait voir sur-le-champ le Premier Consul, car l'affaire devait être jugée le lendemain. Bernadotte, touché par tant de douleur sincère, accepta de conduire



Le prince de Prusse (M. François Rozet) et Mme Récamier.





« Ecrivez à M. Récamier : demandez-lui de consentir à votre divorce... » (Page 11.)

aux Tuileries Mme Récamier, dont la séduction fit le reste. Mais un rapport de police était soumis par Fouché à Bonaparte. Il disait : « Aujourd'hui, le salon de Mme de Staël présentait l'aspect d'un club d'opposition. Les propos les plus hostiles ont été tenus sur les tendances du gouvernement par M. Benjamin Constant. Mme de Staël elle-même prit la parole, jugeant sévèrement la journée du Dix-Huit Brumaire et attribuant au Premier Consul des desseins despotiques. Etaient présents à cette réunion : le général Moreau, MM. Mathieu et Adrien de Montmorency, le chevalier de Boufflers, le comte de Narbonne, Mme Visconti, Mme Récamier... » Bonaparte réfléchit, puis il prononça :

— Cette jeune femme est intéressante, mais elle a des relations qui me déplaisent...

Quelques mois plus tard, pendant l'automne de 1803, Juliette, désespérée, voyait partir pour l'exil sa grande amie Mme de Staël.

Bonaparte s'appelait maintenant l'empereur Napo-

lén. Il n'avait pas renoncé à conquérir Mme Récamier. Il ne lui déplaisait pas, d'ailleurs, que, parmi toutes les femmes des nobles familles de France dont il composait sa Cour, en figurât une qui représenterait la haute bourgeoisie, et il fit offrir à Juliette, par l'entremise de Fouché, un poste de dame d'honneur de l'impératrice. Le ministre de la police profita d'une soirée que Mme Récamier donnait en son somptueux hôtel de la rue du Mont-Blanc et où dansait le fameux Vestris pour s'acquitter de son ambassade. A sa surprise, un refus poli mais net lui fut opposé :

— Le duc d'Enghien condamné, le général Moreau banni, Mme de Staël persécutée... N'est-ce pas assez pour arrêter l'élan qui me portait vers l'Empereur ?

En fin diplomate, Fouché n'insista pas ce soir-là, mais, pour réaliser le désir de son maître, il chercha une alliée, qu'il trouva facilement en la plus jeune des sœurs de Napoléon, la princesse Caroline Murat.

Celle-ci, qui détestait Joséphine, comprit aussitôt





« Un jour, elle voulut mourir... » (Page 12.)

toute l'utilité qu'elle pourrait avoir à posséder auprès de l'Empereur une créature à elle. Elle invita donc Mme Récamier dans sa loge, au Théâtre-Français, un soir où Napoléon devait y venir. A un entr'acte, Fouché parut. Ce n'était plus une offre qu'il apportait, mais un ordre de se rendre le lendemain, chez l'Empereur. Mme Récamier ne pouvait s'y soustraire. Et ce fut pour entendre ces reproches :

— Vous n'êtes jamais venue à la Cour, madame, je désire dorénavant vous y voir. Votre influence est grande à Paris, mais elle ne s'exerce qu'en faveur de mes ennemis. Pourquoi ?

— Sire, le devoir d'une femme est d'être bonne pour ceux que le sort ne favorise pas.

— L'amitié d'une femme telle que vous me serait précieuse... Je n'ai auprès de moi aucune affection désintéressée...

— Cependant, Sire, l'Impératrice, Madame Mère, les princesses...

— A certaines heures, vos conseils m'inciteraient à plus de clémence...

— Sacrifier mes convictions et mes amitiés ! Jamais, Sire, pas même à Votre Majesté !

Et Mme Récamier ne fut pas dame d'honneur. Mais elle avait éveillé la plus dange-

reuse rancune et perdu l'appui de Fouché.

Désormais, elle n'était plus invulnérable pour ses ennemis. Elle en avait, surtout parmi les femmes. La plus perfide était Mme Hamelin, créole de Saint-Domingue, dont la liaison tumultueuse avec le comte de Montrond défrayait les conversations. Le comte ne s'était-il pas avisé de tomber amoureux de Juliette ? Mme Hamelin médita une vengeance éclatante. Elle pensa la trouver à un bal de l'Opéra. Elle avait cru apercevoir, dans une baignoire, Mme Récamier en tête à tête avec M. de Montrond, et elle fit un affreux scandale. Mais un échange de dominos l'avait trompée. Mme Récamier sortit de l'aventure plus blanche que jamais, tandis que sa rivale dévorait son dépit en complotant avec Fouché.

Première offensive qu'une autre, plus sérieuse, allait suivre. Un matin, Paris apprit avec stupeur que la banque Récamier était sur le point d'être mise en faillite. La Banque de France refusait toute avance. Seule, une intervention de l'Empereur pouvait éviter le désastre. Junot, gouverneur de Paris et grand favori, se chargea de la démarche. Il reçut un accueil glacial :

— Un trésor public n'est pas fait pour soutenir des gens qui mènent un train de 600.000 fr. par an ! Je ne suis pas l'amant de Mme Récamier, moi !

Durement affectée par sa ruine, Juliette allait connaître une autre infortune. Sa mère, Mme Bernard, se mourait. Sur son lit d'agonie, elle se préparait à avouer à sa fille le secret de sa naissance et de son mariage :

— Pardonne-moi, ma chérie, pardonne-moi ! Quand j'ai consenti à la chose abominable, je le croyais condamné...

Quel était le sens de ces paroles redoutables ? N'était-ce qu'un délire de malade en proie à la fièvre ? La mort ne laissa pas à Mme Bernard le temps d'en dire davantage, et Juliette devait ignorer encore le mystère de sa destinée.

Pour se remettre de cette suite de malheurs imprévus,



« Et les jours succédèrent aux jours... » (Page 12.)



Le salon de M<sup>me</sup> Récamier, en 1848, à l'Abbaye-au-Bois.

elle s'était réfugiée au château de Coppet, sur les bords du lac Léman, auprès de M<sup>me</sup> de Staël. Là, du moins, dans ce cadre tranquille, entourée de l'affection d'une amie incomparable, elle espérait goûter le repos. Par une ironie du sort, le plus dramatique orage de sa vie tourmentée l'y attendait.

Un jour, le prince Auguste de Prusse, neveu du grand Frédéric, qui, après un an de captivité, rejoignait la Cour prussienne, s'arrêta à Coppet pour y saluer la baronne de Staël.

— Je ne vous importunerai qu'une nuit, avait-il dit en arrivant.

Deux mois plus tard, il était encore au château. Le charme de M<sup>me</sup> Récamier avait opéré. Mais, cette fois, l'amour avait fait deux victimes. Juliette, transfigurée, sentait un sentiment nouveau et délicieux naître en elle. A trente ans, son cœur vierge battait enfin. Elle allait vivre ! Hélas ! Elle n'était pas libre...

— Ecrivez à M. Récamier, suggéra le prince. Demandez-lui



Le vicomte de Chateaubriand (M. Le Bargy).

de consentir au divorce. Mieux que personne, il comprendra que vous avez droit à votre part de bonheur...

La lettre partit. La réponse anxieusement attendue vint. M. Récamier disait : « Ta lettre, ma Juliette, est bien cruelle. Si telle est ta volonté, je me résignerai à l'annulation de notre mariage. Mais je veux faire appel à la noblesse de ton cœur. Quand j'étais riche et puissant, je t'ai fait l'existence la plus brillante. M'abandonneras-tu maintenant que je suis malheureux et pauvre ? »

Le beau rêve s'écroulait. M<sup>me</sup> Récamier n'eut pas le courage de l'ingratitude. Elle laissa le prince s'éloigner, désespéré :

— C'est le seul homme que j'aie aimé... et il va me haïr !

M<sup>me</sup> Récamier rejoignit son mari, vieilli et aigri. La blessure de son cœur ne se cicatrissait pas. La douceur des anciennes amitiés restées fidèles, la distraction des amitiés nouvelles ne parvenaient point à dissiper sa mélancolie ni à reconforter sa lassitude. Un jour, elle



voulut mourir. Le médecin, pour combattre ses insomnies, lui avait prescrit des pilules d'opium. Il suffisait de forcer la dose, et ce serait l'éternel apaisement. Mais l'affection paternelle de son mari veillait. Pressentant le drame, il lui enleva des mains le poison. L'angoisse lui avait arraché un cri : « Mon enfant ! J'allais perdre mon enfant ! » Mme Récamier allait-elle enfin comprendre la réalité du sentiment qui l'unissait à celui dont elle portait le nom ? Peut-être le soupçonnait-elle depuis longtemps déjà. L'heure du douloureux et complet aveu, interrompu par la mort sur les lèvres de sa mère agonisante, était venue... Mais, au même moment, M. Bernard entra dans la pièce. Juliette le considéra, toujours confiant et tendre. Elle hésita un instant, puis,

décidée, courut à lui et l'embrassa en disant : « Mon bon père, je vous aime plus que tout au monde ! » Ces paroles signifiaient à M. Récamier le devoir de se taire, pour toujours. Il accepta le sacrifice et, baissant la tête, murmura : « Le châtement commence ! »

Et les jours succédèrent aux jours, les années aux années. La résignation était venue, avec d'autres infortunes : de nouveaux revers d'argent, l'exil, à quarante lieues de Paris, par la rancune tenace de l'Empereur.

Cependant la persistance d'amitiés anciennes, la douceur d'amitiés nouvelles lui apportaient un réconfort. Parmi celles-là, la plus précieuse était sans doute celle de l'écrivain déjà illustre qu'elle avait rencontré aussi chez Mme de Staël, qui l'avait, comme tant d'autres, passionnément et vainement aimée, et qui, lorsque les



Mme Récamier à la fin de sa vie (Mme Nelly Cormon).

orages de son cœur s'étaient calmés, lui était revenu comme le plus respectueux et le plus fidèle des adorateurs.

C'étaient tous ces souvenirs qui, ce soir-là, remontaient en foule à la vieille dame restée seule dans son salon de l'Abbaye-au-Bois.

— Voulez-vous accepter mon nom ? lui avait demandé Chateaubriand.

Elle avait promis sa réponse.

Penchant ses pauvres yeux presque éteints, elle commença à tracer, d'une écriture mal assurée, ces mots : « Oui, mon ami, j'accepte... » Mais sa plume s'arrêta. Elle prit son miroir, contempla longuement son visage fané par les ans, froissa le papier, en prit un autre et, tristement, écrivit :

« Mon ami, votre affection sera la dernière rose qui aura fleuri sur mon chemin. Mais les voix du passé se sont fait entendre. Mes chers morts m'ont dicté ma conduite. Je dois rester Mme Récamier ! »

D'elle, Chateaubriand devait laisser ce témoignage :

« Il me semble que tout ce qui m'a été cher m'a été cher dans Mme Récamier et qu'elle était la source cachée de mes affections. Les souvenirs de mes divers âges, ceux de mes songes comme ceux de mes réalités, se sont pétris, mêlés, confondus, pour faire un composé de charmes et de douces souffrances dont elle est devenue la forme visible. Elle règne dans mes sentiments, de même que l'autorité du ciel a mis le bonheur, l'ordre et la paix dans mes devoirs ! »

R. DE B.



Mme Bernard (Mme Madeleine Rodrigue).  
Phot. J. Mandel.